

Moderne

Mois : novembre 2025

Douze boules de Noël



**La beauté des fleurs n'a d'autre fin qu'elle-même,** postulait la philosophie allemande de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui est vrai et faux. Faux en raison des liens avérés entre l'apparence et le processus reproductif. Vrai dans la mesure où la parure florale excède les nécessités de la survie de l'espèce. Avec le zoologiste suisse Adolf Portmann, Clélia Nau (<https://moderne.video.blog/2021/12/14/dix-bougies/>) rend à la fleur sa part d'autonomie sensible et de beauté immotivée, irréductible ainsi aux besoins qu'on lui prête ou aux valeurs qu'on lui attribue. Dieu sait si les fleurs ont fait les frais de nos classifications et de nos encodages symboliques. La

science les pense, la poésie les parle, quand la peinture, chez les plus grands, trouve occasion d'affirmer là une communauté de sensations et de significations. Annonceurs de ce que Georges Bataille (<https://moderne.video.blog/2013/10/15/les-chants-de-bataille/>), le Bataille de *Documents*, dit de « l'inexprimable présence réelle » des fleurs, Manet (<https://moderne.video.blog/2023/03/04/gautier-manet-degas/>), Monet, Caillebotte (<https://moderne.video.blog/2015/11/11/le-paris-de-caillebotte/>) ou Bonnard jardinent en les peignant et les peignent en jardinant, loin de toute instrumentalisation du motif. Deux mystères se rejoignent dès que le peintre, on pense aussi au Delacroix (<https://moderne.video.blog/2012/09/25/impossible-delacroix/>) de Champrosay et Nohant, réapprend l'humilité des anciens et le sens de leur *Amor mundi*. C'est tout le propos de ce livre magnifique par son écriture et sa réflexion, que de montrer en quoi et pourquoi certains prirent de tout temps, dirait Ponge, le parti des fleurs. L'empire de Flore, pour le dire comme Poussin (<https://moderne.video.blog/2015/03/30/saint-poussin/>) cette fois-ci, les aura conduits à épouser la

réalité botanique en ses spécificités et énergies intimes, à entrouvrir cette « obscure décision de la nature végétale » (Bataille, à nouveau). Les fleurs ainsi observées, caressées et respirées (Manet, à nouveau) tirent notre imagination vers les voluptés de l'existence ou les charmes de l'horreur, quitte à pousser un Baudelaire ou un Mallarmé (<https://moderne.video.blog/2013/11/09/sm/>) à théoriser l'alliance du cosmique et du cosmétique à l'art de peindre.

**Qui n'a rêvé devant l'immense dessin aquarellé de Benjamin Six, représentant le cortège nuptial de Napoléon Ier**

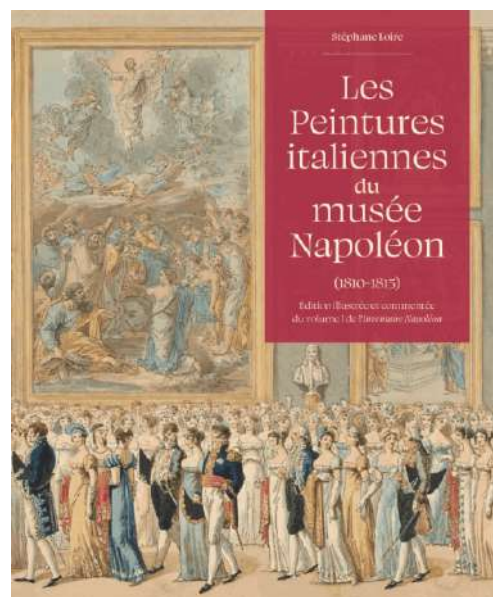
**(<https://moderne.video.blog/2015/05/17/l-u-i/>) et Marie-Louise en**

**1810**, aux tableaux italiens qui parent la Grande Galerie du Louvre, plus pimpante que jamais pour l'occasion ? Préparé par le comte d'Angiviller (<https://moderne.video.blog/2023/05/23/de-valentin-a-augustin/>), sous Louis XVI, ouvert par la Révolution sous la Terreur, le musée Napoléon serra entre ses murs les gloires de la peinture occidentale. Et les tableaux italiens, dominés par Raphaël

(<https://moderne.video.blog/2012/11/11/raphael-et-cie/>), Corrège et l'école des Carrache, en constituaient la fine fleur. Elle n'avait pas éclos sur nos cimes par magie. 30 % des toiles provenaient des collections royales, 30 autres des saisies révolutionnaires ; ces dernières font moins glousser et gloser que les tableaux pris à l'étranger à la faveur des campagnes et négociations de

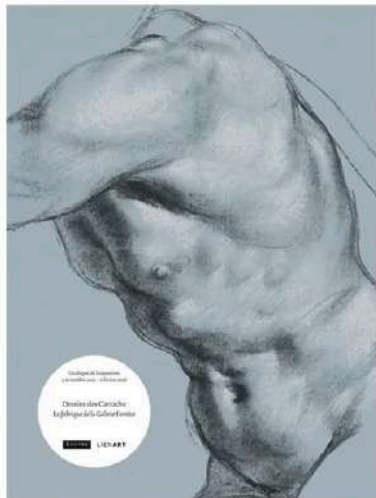
l'Empereur, les 40% restant. Comme le pays était mieux tenu qu'aujourd'hui, un grand inventaire fut lancé en 1810, modèle du genre. Les amateurs de (bonne) littérature en ont appris l'existence en lisant Stendhal, Beyle (<https://moderne.video.blog/2014/03/31/la-vie-est-beyle/>) pour mieux dire, que son cousin Daru a associé à sa réalisation. Aujourd'hui conservé par les Archives nationales, c'est un trésor d'informations, jusqu'au prix estimé des œuvres, le véritable indice de leur prestige d'alors. Près de mille tableaux italiens seront recensés jusqu'en 1815 ; on y travailla donc au cours des Cent-Jours, cela fait aussi rêver. Avec sa connaissance unique de la peinture italienne et des aléas du Louvre, Stéphane Loire (<https://moderne.video.blog/2017/12/11/joyeux-noel-3/>) publie le premier volume de son édition complète de l'inventaire mythique. Ses notices souvent illustrées en couleurs disent l'essentiel de chaque historique et citent aussi des commentaires d'époque, comme ceux d'Athanasie Lavallée, le secrétaire général du musée Napoléon, dont Prud'hon a laissé un portrait formidable de bonhomie efficiente. Le résultat est en tous points colossal. Une hypothèse en passant : Alfred de Vigny, qui fut mousquetaire du roi lors du vol de l'Aigle, comparait George Sand

(<https://moderne.video.blog/2020/01/31/chez-georges/>) à la Judith d'Allori dans les années 1830, quand ils se disputaient Marie Dorval. Sans doute fut-il frappé par leur ressemblance pour avoir visité le Louvre impérial avant ses 18 ans. Du reste, si l'on se tourne maintenant vers Géricault, autre futur mousquetaire, le Louvre Napoléon fut bien l'un des catalyseurs du premier romantisme, autre raison de se procurer la Bible de Loire.



**La passion française des Carrache remonte à Louis XIV** et elle se vérifie au nombre de nos concitoyens qui s'inscrivent chaque semaine à la visite du siège, à Rome, de leur ambassade. L'acmé de la visite les attend au plafond de la galerie dite Farnèse, qu'il faudrait rebaptiser la galerie Annibale et Agostino tant leur génie y éclate et recouvre même le souvenir du traitement déloyal, voire lamentable, si l'on en croit Victor Hundsbuckler, qu'ils reçurent de leur commanditaire. Mal logés, mal payés, les frères Carracci ont abandonné plus de cinq ans de leur existence déjà notoire au cardinal Odoardo Farnèse, prélat plus riche et plus jeune qu'eux, et pratiquant un identique équilibre entre les plaisirs de la terre et les plaisirs de la tête, les affaires du monde et le souci du Salut. Les amours des dieux, certaines musclées, d'autres sereines, peuplent les hauteurs de la galerie autour du panneau central, dévolu au *Triomphe de Bacchus et Ariane* dont un Silène ivre, et d'une obscénité suggérée, ouvre la marche. Hundsbuckler se livre à une étude, la plus exhaustive à ce jour, des dessins préparatoires au cycle de fresques, le plus sublime depuis les fresques de Raphaël au Vatican. A force de parler de la





révolution de velours des Carrache, qui s'extrait du maniérisme tardif dès les années 1580 et préfèrent Titien aux astres froids, on en oublie la force et le feu, force des formes et feu des affects, dont le corps, masculin comme féminin, est le principal véhicule. D'où cette moisson de feuilles superbes, et superbement reproduites, dont Hundsbuckler a largement étoffé le corpus et l'analyse, sans crainte d'aborder le sous-texte sexué de la galerie, ce qu'elle doit aux *Lascives*, cette série d'estampes plus qu'érotiques d'Agostino, ou ce qu'elle révèle de la libido, différente semble-t-il, des deux frères bénis de Dieu.

### On a beaucoup décrit le périple

**marocain, espagnol et marocain de Delacroix**, beaucoup écrit au sujet de ce que sa peinture et sa perception de l'Autre y gagnèrent, abondamment glosé ses notes de voyage, le contexte où il s'inscrit en 1831-1832 et les différences culturelles qu'il met au jour au sens large.

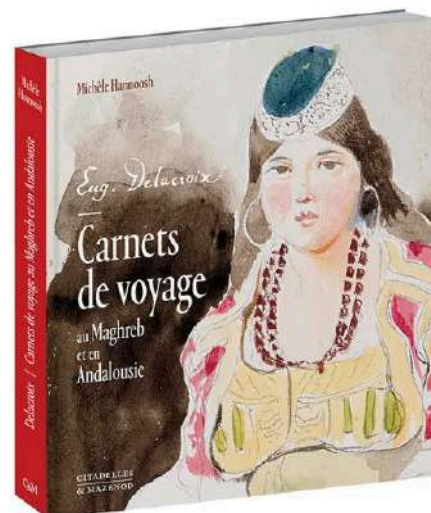
Michèle Hannoosh

(<https://moderne.video.blog/2014/05/22/a-fleur-de-peau/>), à qui l'on doit la meilleure édition du *Journal* de Delacroix (Corti, 2009), a préféré laisser parler le peintre. Sont donc enfin réunis et transcrits l'ensemble des carnets et albums connus de l'artiste, dont l'un est encore en mains privées et l'autre est venu enrichir significativement les musées de Doha. Nous disposons donc de tout ce qui est nécessaire à leur relecture, démarche indispensable

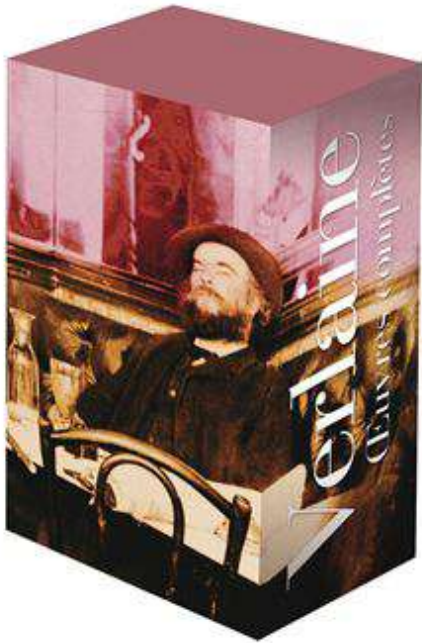
puisque traînent encore les effets de l'interdit dont Edward Saïd a voulu frapper l'orientalisme occidental. Notre crime à nous Européens, on le sait, serait d'avoir caricaturé l'image de l'Orient réel, ses individus, ses mœurs, sa religion, sa politique. Il est regrettable que Michèle Hannoosh, Université du Michigan, reste fidèle ici et là au réductionnisme de son aîné, si prompt à essentialiser l'Europe impérialiste et à négliger les réalités du monde colonial au nom desquelles il jeta son « J'accuse » de 1978. Un demi-siècle plus tard, wokisme aidant, les thèses de son livre foucaldien continuent à conditionner l'approche courante du Victor Hugo des *Orientales* ou du Delacroix d'Afrique du Nord, et empêcher d'en évaluer les admirations et les réserves avec justesse. Le Matisse

(<https://moderne.video.blog/2024/07/16/vague-matisse/>) de Tanger, évoqué en conclusion, subit toujours un sort comparable. Puisse ce livre très utile, et d'un prix abordable, faire bouger les lignes sclérosées et asphyxiantes de la doxa anglo-saxonne.

**Les Contemplations, un tombeau ?** Celui de Léopoldine, chérie au-delà de sa mort, sanctifiée même ? C'est la vision courante du chef-d'œuvre poétique de 1856, celle qu'il a donné à penser de lui-même. Victor Hugo voulait que le pendant de *Châtiments* fût de poésie « pure », et retrouvât la fonction sacrée du lyrisme. On sait que 1843, l'année de la noyade de sa fille aînée, en fixe la division interne et sépare *Autrefois* d'*Aujourd'hui*, le premier enchanté, le second endeuillé. Seuls cinquante des poèmes qui composent le recueil du souvenir, et peut-être du repentir, ont été écrits avant l'exil ; la plupart le furent à Jersey, alors que le clan Hugo, et d'abord son fils



Charles, s'est entiché de photographie. La pratique du nouveau médium est alors indissociable du spiritisme familial et de projets éditoriaux qui auraient combiné textes, dessins et photographies. *Les Contemplations*, un album ? Grande hugolienne et biographe récente de Juliette Drouet – qui a perdu dans des circonstances pareillement dramatiques la fille qu'elle donna au sculpteur James Pradier, Florence Naugrette (<https://moderne.video.blog/2022/10/22/ver-sacrum/>) renoue le lien oublié ou perdu entre le recueil de 1856 et l'effervescence héliographique qui a saisi le romantisme après 1839. Il en résulte un fort beau livre, qui retient près d'une centaine des poèmes publiés en 1856 sans images, et qu'il assortit précisément de photographies plus ou moins célèbres, au nom d'affinités directs et d'échos plus lointains que le lecteur est invité à vérifier. Pour Hugo, l'écriture poétique, comme la photographie, était moins représentation qu'enregistrement. « Dieu dictait, j'écrivais. » Ce Dieu que le poète déchiffrait partout, des simples fleurs à l'abîme des cieux.



**Renouveler complètement La Pléiade Verlaine était devenu impératif** et en confier la tâche à Olivier Bivort, son meilleur connaisseur, ne s'imposait pas moins. L'éditeur, autre nouveauté au regard des précédentes *Œuvres complètes*, a choisi de suivre l'ordre des parutions et d'entrelacer en conséquence poésie et prose, création et critique. La rupture se place en 1891, année de la mort de Rimbaud, et de la soirée organisée au profit de Gauguin et d'un poète déjà sérieusement aux abois. Le déclassé n'a plus que cinq ans à vivre, cinq ans bien remplis malgré les hospitalisations rapprochées et l'éthylisme aggravé, à juger de la densité du tome II : en somme, la verve du poète et du journaliste mordant n'a jamais fléchi. Il faut évidemment les considérer ensemble, ce à quoi nous encourageaient ses fidélités dans l'admiration (Baudelaire, Rimbaud) et l'éreintement (Barbey

d'Aureville (<https://moderne.video.blog/2013/02/24/really/>), le Hugo postérieur à 1845, comme il le redira en 1885 dans le terrible *Lui toujours – et assez*). « Je suis né romantique », venait-il d'avouer. Les premiers recueils de poésie, au crépuscule du Second Empire (<https://moderne.video.blog/2020/06/06/lempire-du-sens/>), qu'il n'aime pas, oscillent entre le spleen et l'idéal des *Fleurs du Mal*, le tout agrémenté des emprunts au Gautier net et folâtre d'*Emaux et Camées*. L'anti-lyrisme et le rigorisme parnassiens ne lui conviendront pas longtemps, de même que le néopaganisme, autre trait baudelairien. Le refus que lui opposera le groupe du *Parnasse contemporain* en 1875 vaut solde de tout compte. Les pièces de Cellulairement (<https://moderne.video.blog/2013/02/07/verlaine-en-taule/>), cycle de la conversion, ont plus que déplu, elles ont inquiété. L'homme qui a tiré sur Rimbaud et se réclame des « maudits » de l'espace littéraire va s'installer à ses marges. Bohémianisme et photographies absinthées assoient la légende du converti dépravé. A sa mort, on tenait Sagesse (<https://moderne.video.blog/2025/09/14/peint-en-francel/>), que Maurice Denis devait illustrer, pour supérieur à *La Bonne chanson* et surtout à *Parallèlement*, la perle des perles. Or, Verlaine l'a assez claironné, poésie pieuse et poésie amoureuse ne se sont pas écrites contradictoirement. L'introduction de Bivort tord le cou à cette opposition du corps et de l'âme qui a trop longtemps conditionné la lecture du poète leste, et ignoré « l'unicité du moi » dont il se réclamait. Cette nouvelle Pléiade en a fait son Credo.

**Il en est passé des artistes, peintres et sculpteurs, romanciers et poètes, au 70 bis de la rue Notre-Dame-des-Champs**, à deux pas de l'hôtel particulier, toujours debout, où vécut William Bouguereau. Que l'œcuménisme de l'endroit ait résisté aux classifications et incompatibilités idiotes jusqu'à notre époque, le livre de Patrick Modiano (<https://moderne.video.blog/2013/01/24/modiano-entre-nerval-et-dante/>) et Christian Mazzalai, vraie résurrection du « temps perdu » et des filiations artistiques

inattendues, en fournit la preuve vivante. Les occasions sont si rares de plonger en plein monde d'hier, à la faveur d'une simple grille à pousser. De ce cortège ininterrompu, souvent jeune et festif, retenons deux moments forts, celui qui voit Gêrôme et la bande des néo-grecs s'installer dans les ateliers du père de Toulmouche, et l'arrivée, soixante-dix ans plus tard, d'Ezra Pound

(<https://moderne.video.blog/2012/12/11/blast/>), ce fou de Gautier, un habitué des lieux.

L'adresse, du reste, a toujours aimé les Américains et plus encore les Américaines, d'Elizabeth Gardner, qui devait épouser Bouguereau, à cette étrange sculptrice qui réparait les gueules cassées de la grande guerre. Claude Cahun

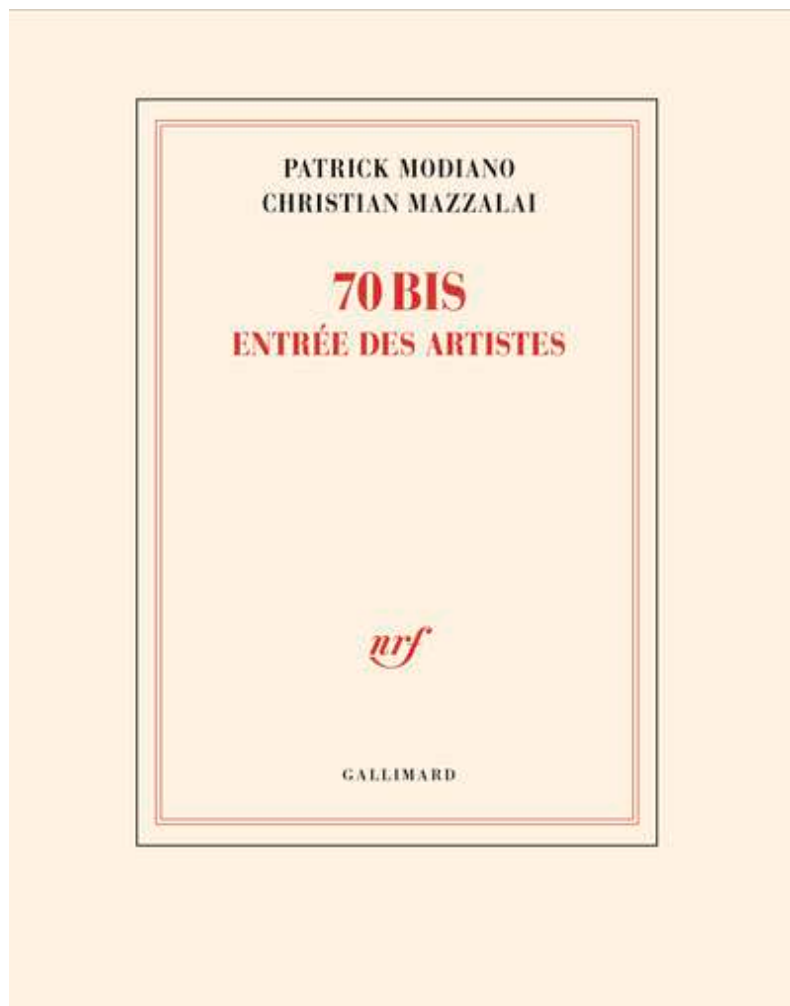
(<https://moderne.video.blog/2022/04/30/en-revenant-de-lexpo/>) y joua les garçons manqués de 1922 à 1937, sous l'œil de l'ami Desnos. Entre ces dates, on ne compte pas les figures de passage, de Stevenson à Thomas Alexander Harrison, que connut Proust. Michaux

(<https://moderne.video.blog/2016/06/20/keep-on-rolling/>) et Brassai (<https://moderne.video.blog/2024/06/26/dissolution/>), sous la botte, s'y

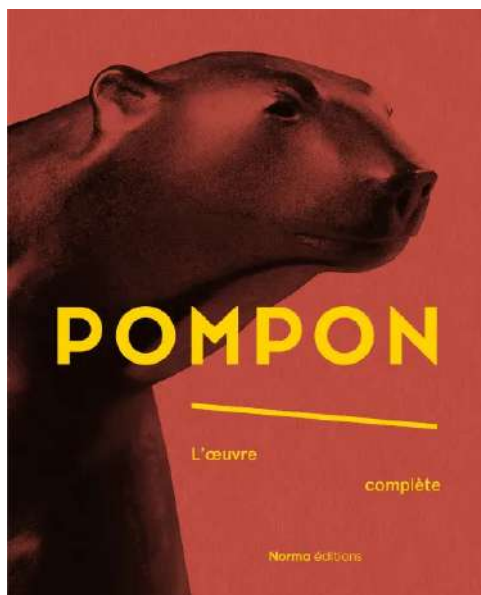
abritèrent des dernières infamies, les pires, de l'Occupation. Cette « entrée des artistes » méritait, on l'a compris, de devenir un livre où textes et images de toutes sortes font palpiter plus d'un siècle de transhumance franco-américaine. Il faudra un jour qu'une plaque le rappelle inutilement aux piétons rivos à leurs téléphones.

**Le catalogue d'une exposition (toujours visible à la BNF) sur l'estampe et le livre nabis** ne pouvait que prétendre à la perfection de son objet. Mission réussie pour Céline Chicha-Castex et Valérie Sueur-Hermel désireuses l'une et l'autre de rappeler l'importance de la chose imprimée et de la diffusion élargie chez ceux qui firent du décloisonnement des médiums et des publics une loi de leur activité. Comme le piano de Chopin selon Astolphe de Custine, l'image nabis sut parler à la foule en s'adressant à chacun de nous. Roger Marx, en 1891, voue la production de ces « prophètes » à la dévotion du silence, sœur de la lecture biblique. Maurice Denis (<https://moderne.video.blog/2025/09/14/peint-en-france/>) et Vuillard, élevé chez les pères, ne se seraient pas effarouchés du rapprochement. Pour ce cercle d'artistes, qui n'ont jamais sacrifié la sacralité de l'art à celle de leur foi, l'illustration dérive de son espace. À côté de l'estampe isolée ou en série thématique, le livre et la décoration intérieure partagent une cohérence supérieure, de sorte que le papier peint lui-même, en l'habillant, transforme le mur en page d'album. Des immenses possibilités qu'offrent ces passages d'une optique à l'autre, Bonnard reste le maître suprême et son Parallèlement (<https://moderne.video.blog/2020/11/26/retour-a-cythere/>) (Vollard, 1900) le plus beau « livre d'artiste », le premier peut-être. Au terme d'un parcours qui ne laisse rien à désirer, le *Paravent des nourrices*, autre agencement de feuilles, invisible avant qu'il ne surgisse, n'a jamais paru plus cinématographique et subtil, même à Orsay, d'où il provient.

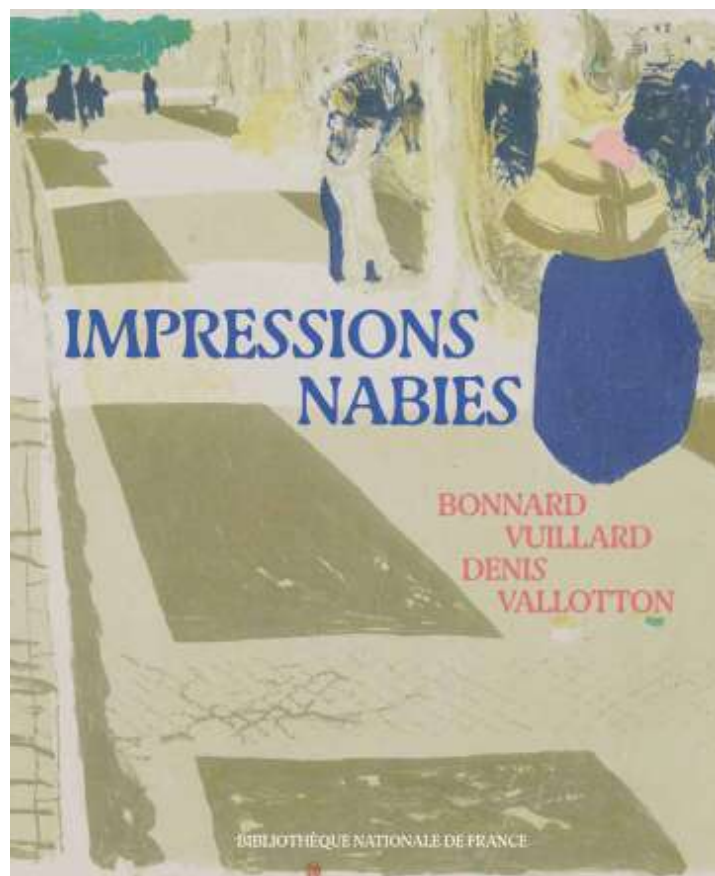
**Elève des cours du soir de l'Ecole des Beaux-Arts**, auteur de la meilleure des *Cosette*, dont le mouvement superbe lui vaut un début de reconnaissance au Salon des Artistes Français de 1888, ex-praticien de Rodin (<https://moderne.video.blog/2013/10/20/rodin-en-majeste/>) et de René de Saint-







Marceaux au temps de son pain noir persistant, François Pompon (1855-1933) devint soudain de « le grand sculpteur des petites bêtes » et, à 70 ans, le Barye de



l'Art Déco. Tardifs débuts, devait ironiser sans méchanceté Colette

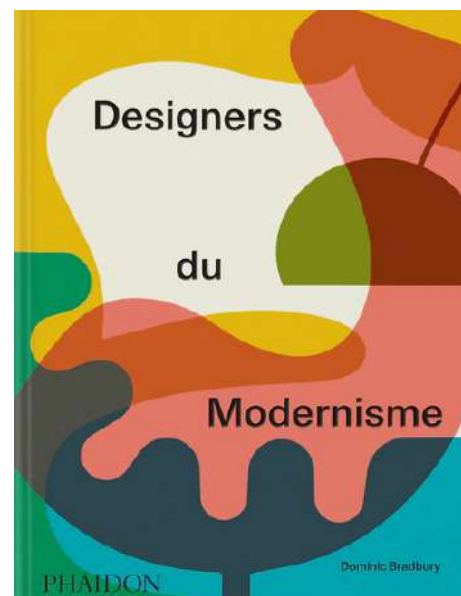
(<https://moderne.video.blog/2023/02/18/connaissance-des-sens/>) en visitant l'atelier du défunt

qu'elle pleura dans la presse. Ces fous de la gente animale étaient faits pour s'entendre. En 1925, la romancière dut, comme d'autres, être le témoin

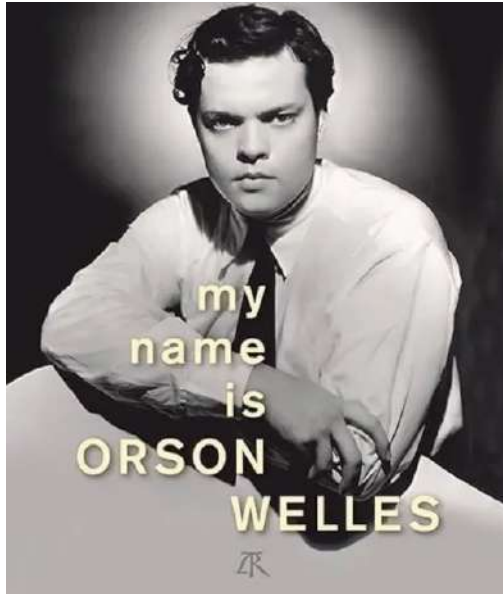
de la soudaine popularité du sculpteur auprès des ensembliers du moment, le grand et exigeant Ruhlmann en tête. Pompon, dont le nom évoquait à Bourdelle

(<https://moderne.video.blog/2014/01/12/les-brigades-du-tigre/>) la perfection du métier, le poli lumineux, synthétisait les formes de son bestiaire là où d'autres bavardaient : son *Ours blanc*, éclat du Salon d'Automne en 1922, additionne la force du bloc de pierre (leçon de Michel-Ange et de Rodin) à la poésie souriante de l'enfance. C'est l'une des mascottes d'Orsay, autant que *La Pie* de Monet et *Le Chat blanc* de Bonnard. Comme ce dernier, Pompon aime à dilater légèrement les lignes et humaniser, de temps à autre, ces représentants d'une vie qui nous échappe pourtant, et qu'il apprivoisa avec la distance du respect. Le livre des éditions Norma, aussi complet que superbement mis en page, contient un catalogue raisonné de l'œuvre. Les visiteurs du musée de Dijon et les autres leur en sauront gré.

**Dominic Bradbury n'étant pas un adepte de la ligne dure, du fonctionnalisme à tout crin**, de la piété minimaliste, on entre dans son dernier livre sans crainte d'y mourir de froid, d'inconfort ou d'ennui. L'auteur, qui va sur ses 60 ans, ne prend pas le risque de donner une définition stricte du modernisme dont il nous entretient par une variété d'exemples rassurante et, le plus souvent, séduisante. Certes l'héritage du Bauhaus et de ses transfuges américains, maladroitement ressuscités par *The Brutalist*, se laisse deviner sous le *less is more* que partagent certains des 300 noms de son *who's who* international du design des 75 dernières années. Mais l'esprit UAM et le libéralisme de la SAD, pour user de repères français, règnent à égalité sur sa sélection, servie par un livre dont la maquette, comme la qualité de reproduction et de papier, fait honneur à son sujet. A défaut de pouvoir résumer son dictionnaire cosmopolite, on dira que les femmes y sont aussi présentes que les hommes, la couleur que le saint monochrome, la fantaisie que la rigueur spartiate, les matières naturelles que le plastic dont on espère, pour bientôt, le chant du cygne.



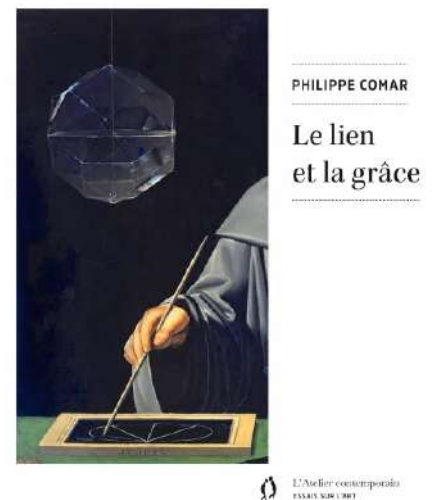
De Raymond Loewy, adepte de l'arrondi presté, le *Time*, en 1949, disait qu'il « dopait la courbe des ventes ». Design et industrie ont souvent marché la main dans la main. Ce n'est pas une fatalité, dirait William Morris,



**Avec ses airs de forteresse imprenable, de celles qu'il a montrées dans le sublime *Othello*, ou de faussaire à cigare, Orson Welles peut décourager qui voudrait en faire le tour ou dévoiler d'autres rosebuds que la luge que vous savez.** D'ailleurs, à ce propos, quel est le meilleur film du monde, *Kane*, *La Règle du jeu*, *Païsa*, *The Searchers* ou tel Ozu automnal ? J'ai longtemps hésité entre le premier et *La Splendeur des Amberson*, sa meilleure auto-analyse, le mieux photographié peut-être (c'est dire). Aujourd'hui, je donnerai ma voix à Renoir et à John Ford que j'adule, lui, en entier. Car *Kane* et ses fake news, *Kane* et ses identités fuyantes, Welles et ses outrances guignolesques, Welles et ses mythomanies à la Shakespeare ou à la Malraux, relève d'un autre régime du cinéma, au point de fasciner les jongleurs de l'apparence (Cocteau, qui fut son ami) ou les experts de la dérobade (voir l'extraordinaire article d'Aragon, dans *Les Lettres françaises* du 26 novembre 1959, où, trois ans après la Hongrie, il

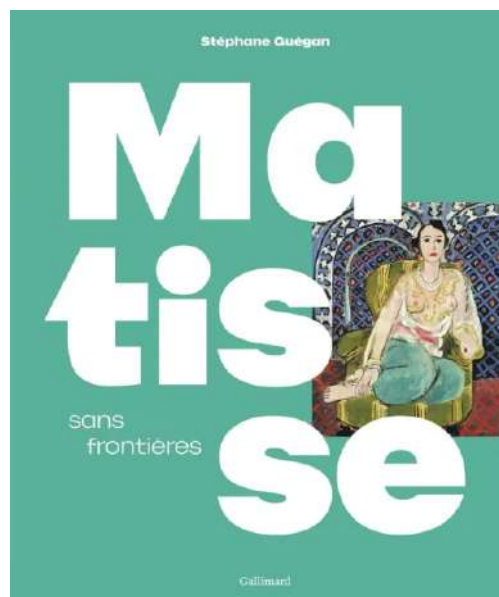
déli-re gentiment sur le cinéma de la frénésie et pousse l'auteur de *Kane* parmi Renoir, bien sûr, Dovjenko, Eisenstein et le Chaplin de *Monsieur Verdoux*, autre aveu fumant). On a compris qu'un tel homme et qu'un tel cinéma appellent une approche adaptée au caméléonisme trompeur (le petit Orson a commencé fort tôt à nous rouler dans la farine). Précisément, le catalogue de l'exposition *My name is Orson Welles*, dirigé par la bande à Bonnaud, a cette particularité d'emprunter les routes de traverse afin d'y chercher un essentiel qui aurait échappé aux cheminements linéaires. Les fruits en sont multiples, et durables.

**On écrit, on écrit, et on écrit encore, un essai ici, une préface ou un article de journal là,** avant de réaliser, un beau jour, qu'on a fait œuvre et que la dispersion, la cécité, la lâcheté, propres aux temps présent, n'ont pu l'empêcher, au contraire. La plume, le savoir et la sagacité critique de Philippe Comar (<https://moderne.video.blog/2025/03/03/dechirures/>), ancien professeur d'anatomie et admirable dessinateur au demeurant, sont connus de ceux qui n'ont pas abdiqué devant le modernisme de la déliaison et de l'amnésie, ou, plus récemment, devant l'identitarisme du genre et de la race. La trentaine de textes que regroupe *Le lien et la grâce*, manière toute pascalienne de signifier le double enracinement de l'acte créateur, rappelle aux jeunes générations que le refus des héritages, vieille rengaine avant-gardiste, équivaut en art au naufrage planétaire dans lequel elles auront à survivre. Pareilles aux injonctions du progrès, nourri au lait du technicisme et du productivisme ivres d'eux-mêmes, les oukases du modernisme procèdent d'une puissance d'illusion diabolique. Qui, comme Baudelaire le fit en 1851, dénoncera les ravages actuels de « l'art honnête », c'est-à-dire, par inversion terminologique, l'art du mensonge vertueux ? Comar, à dire vrai, s'y emploie depuis les années 2000, en restaurant les images licencieuses du corps humain et la pérennité des mythes antiques, ou en dénonçant la tyrannie de la rupture et les appels à la candeur des origines. La grâce, soit le désir d'attachement, selon Hannah Arendt, c'est aussi cela. **Stéphane Guégan**



\*Clélia Nau, *La Parade des fleurs. Leçons de peinture*, Hazan, 110€ / Stéphane Loire, *Les Peintures italiennes du musée Napoléon*, Mare & Martin, 149€ / Victor Hundsbuckler, *Dessins des Carrache. La fabrique de la Galerie Farnèse*, Louvre LIENART, 45€. L'exposition du Louvre est visible jusqu'au 2 février 2026. On doit aussi à LIENART, en association avec le musée Girodet de Montargis, l'excellent catalogue *Gros et Girodet. Chemins croisés*, 30€, qui enfonce un coin dans l'historiographie assez convenue du davidisme / Michèle Hannoosh, *Eugène Delacroix. Carnets de voyage*, Citadelles & Mazenod, 45€. S'agissant du peintre, signalons la parution précise, et illustrée à merveille, de Barthélémy Jobert, *Delacroix à l'Assemblée nationale. Les peintures révélées*, Hazan, 45€ / Florence Naugrette et Hélène Orain Pascali (éd.), Victor Hugo, *Les Contemplations*, poèmes choisis, illustrés par les débuts de la photographie (1826-1910), Editions Diane de Selliers, 230 € / Patrick Modiano et Christian Mazzalai, *70 bis Entrée des artistes*, Gallimard, 25€. Au sujet de la nébuleuse surréaliste, voir aussi Laurence Bénéïm, *Leonor Fini*, Gallimard, 32€ / Verlaine, *Œuvres complètes*, édition d'Olivier Bivort, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, tome I et II, 69€ chacun / Céline Chicha-Castex et Valérie Sueur-Hermel (dir.), *Impressions nabies. Bonnard, Vuillard, Denis, Vallotton*, BnF Editions, 42€ / Liliane Colas et Côme Remy, *Pompon*, Norma Editions, 65€ / Dominic Bradbury, *Designers du Modernisme*, Phaidon, 79,95€ / Frédéric Bonnaud (dir.), *My name is Orson Welles*, La Table Ronde, 44,50€ / Philippe Comar, *Le Lien et la grâce, L'Atelier contemporain* (<https://moderne.video.blog/2018/05/07/pas-si-abstrait/>), 28€

## On en parle...



« [...] un très sérieux beau livre [abondant] l'œuvre de Matisse sous le prisme du voyage. » *Paris-Match*, 6 novembre 2025.

« Une monographie éclairante et sensible. » Maxime Guillot,  
« Les Rêveries nomades de Matisse », *L'Œil*, décembre 2025.

Robert Kopp, « Un nouveau Matisse grâce à Stéphane Guégan », *Revue des deux mondes*, novembre 2025.

<https://www.revuedesdeuxmondes.fr/un-nouveau-matisse-grace-a-stephane-guegan/>

(<https://www.revuedesdeuxmondes.fr/un-nouveau-matisse-grace-a-stephane-guegan/>).

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/repliques/david-en-majeste-3261512>

(<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/repliques/david-en-majeste-3261512>).

Voir les entretiens matisiens de l'auteur avec Bérénice Levet et Martine Lecoq à paraître, sous peu, dans *Causeur et Réforme*. Matisse encore, dans le prochain numéro de *Gestes*.

sggn1824 Non classé Laisser un commentaire 30 novembre 2025 1 décembre 2025 17 Minutes

# MARCEL RETROUVÉ

Ouvrons ou rouvrons Jean Santeuil, ce merveilleux faux départ de *La Recherche*

(<https://moderne.video.blog/2020/07/18/allusions-perdues/>). Proust s'amuse déjà à brouiller les pistes, rebaptiser les tableaux et renommer leurs auteurs : « Cette année-là La Gandara exposa au Champ-de-Mars un portrait de Jean Santeuil. Ses anciens camarades d'Henri IV n'auraient certainement pas reconnu l'écoulier désordonné [...] dans le brillant jeune homme qui semblait encore poser devant tout





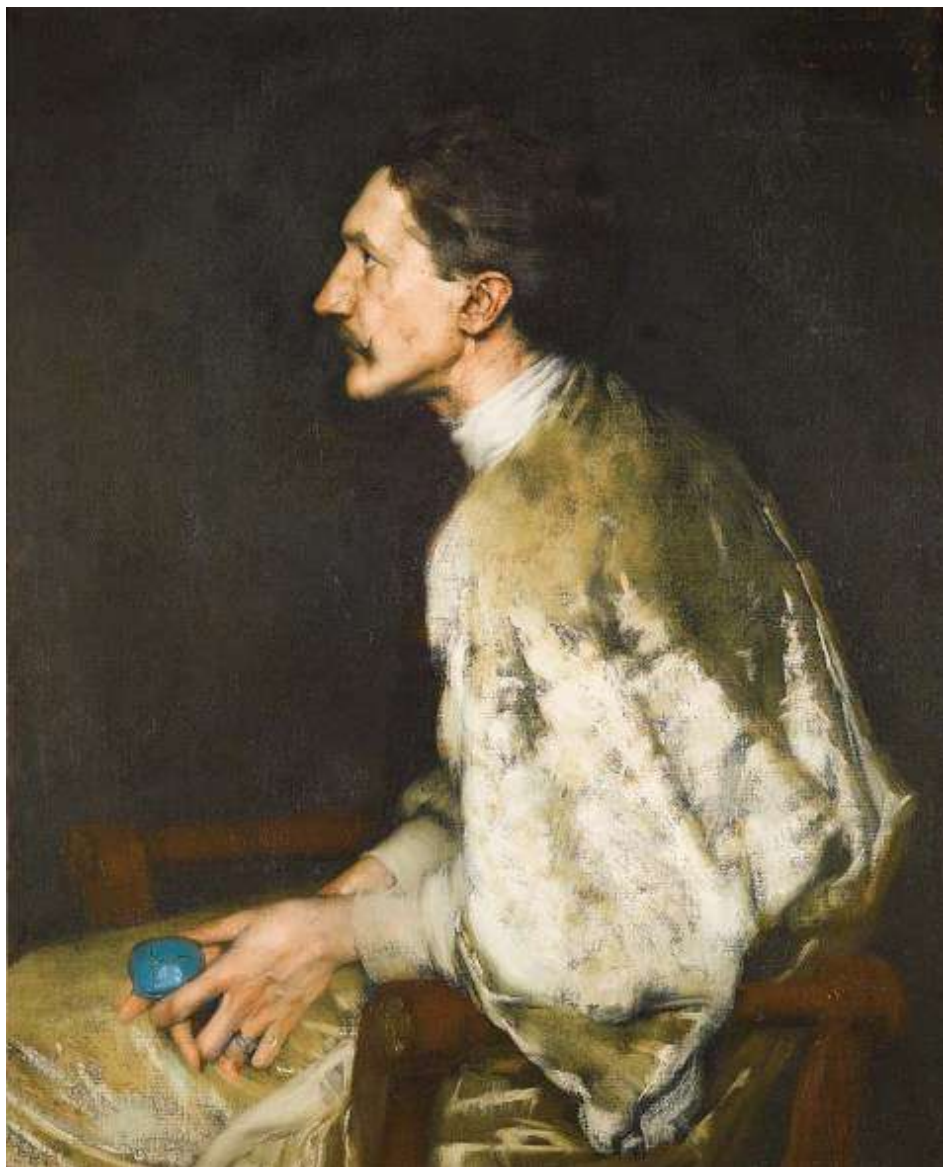
Paris, sans timidité comme sans bravade [...] ». Faut-il que le jeune Marcel (<https://moderne.video.blog/2022/11/27/joyeux-noel-marcel/>) ait été snob à 25 ans pour attribuer à Antonio de La Gandara (1861-1917), chéri du faubourg Saint-Germain et de la Plaine Monceau, la paternité d'un tableau réalisé par Jacques-Emile Blanche (<https://moderne.video.blog/2015/05/09/marcel/>), et exposé au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts en 1892 ! Snob, Proust (<https://moderne.video.blog/2023/07/20/sois-bref-iii/>) l'a été à l'heure de ses chroniques mondaines du *Figaro*, et l'est resté, pour de bonnes et de mauvaises raisons, les unes et les autres indispensables à l'alchimie cruelle et drôlesse de *La Recherche*. Parce que noblesse oblige et expose conjointement ses membres aux aléas de la vanité, elle offre à l'observation le spectacle d'une humanité qui balance du superlatif au futile. Plus que l'argent, le luxe, c'est-à-dire la dépense gratuite, scandaleuse au regard de la raison utile, demeure en grande partie l'apanage

de l'aristocratie à la charnière des XIXe et XXe siècles. Et si l'on se marie souvent hors de sa caste vers 1900, c'est par instinct de survie et désir d'assurer la continuité d'une civilisation menacée. Autant que les écrivains qu'on dit mondains, les peintres de Salon en furent les auxiliaires, les portraitistes de société en particulier, selon l'étiquette qui a cessé d'être valorisante après 1918. L'*Aurélien* d'Aragon, ébauché en juin 1940, s'en prend à Picabia, alias Zamora (<https://moderne.video.blog/2016/09/05/quand-la-peinture-lui-montait-au-nez/>), un peintre passé de mode, comme La Gandara, précise l'œil de Moscou. Notre époque, égarée par sa rancœur sociale, est plus défavorable encore aux pinceaux du gratin. Haro sur la peinture des riches. Même Sargent (<https://moderne.video.blog/2024/01/27/perles/>), à qui le public fait fête en ce moment, a dû en répondre, sous l'injonction de quelques journalistes oublieux que la peinture ne s'évalue pas selon leurs critères, et qu'elle doit une part de son invention formelle et poétique à l'aplomb, sinon à l'orgueil, voire à l'arrogance, de certains de ses motifs.



**La réussite d'un portrait de société dépend même de son pouvoir à ne pas écraser** sous le rang qu'il incarne l'individu qu'elle éternise, puisque l'immortalité, disait déjà Alberti, est la finalité du genre. Si l'on revient maintenant à La Gandara (mais l'avons-nous quitté ?), il est fascinant de le voir passer en quelques années d'une aristocratie à l'autre, de la butte Montmartre à la Plaine Monceau, de Rodolphe Salis et du Chat noir à la comtesse Greffulhe (<https://moderne.video.blog/2016/02/26/tant-de-noblesse/>). Passionnante est ainsi la lecture du catalogue raisonné de son œuvre peint, enfin disponible, et dû à la piété familiale de Xavier Mathieu. Sa persévérance à nous faire connaître et aimer cette peinture qui a déserté les cimaises de nos musées – mais dont de récentes ventes montrent l'attrait qu'elle exerce sur une nouvelle vague de collectionneurs, nous avait déjà valu une monographie et l'exposition du musée Lambinet (<https://moderne.video.blog/2018/12/04/coquiot-se-venge-enfin/>), le présent catalogue les complète à maints égards.

**Publié pour ainsi dire à compte d'auteur**, il lui sera pardonné certaines scories, bien excusables au regard de l'information accumulée et des redécouvertes de toutes sortes. L'immense mérite de Xavier Mathieu se mesure, en effet, à sa façon d'étudier les œuvres et leur réception, l'identité des modèles et les liens, souvent de proximité, qui unissaient l'artiste au monde dont il se fit le greffier proustien. Elles défilent, une à une, ces princesses, de plus ou moins grande naissance, ces étoiles de la scène comme Sarah Bernhardt (<https://moderne.video.blog/2023/04/26/astres-desastres/>) et Ida Rubinstein (<https://moderne.video.blog/2025/05/23/prima-la-musica/>), ces poétesses tentées aussi par les dorures, telle Anna de Noailles, ou ces femmes de grands écrivains, aussi délaissées que Madame d'Annunzio

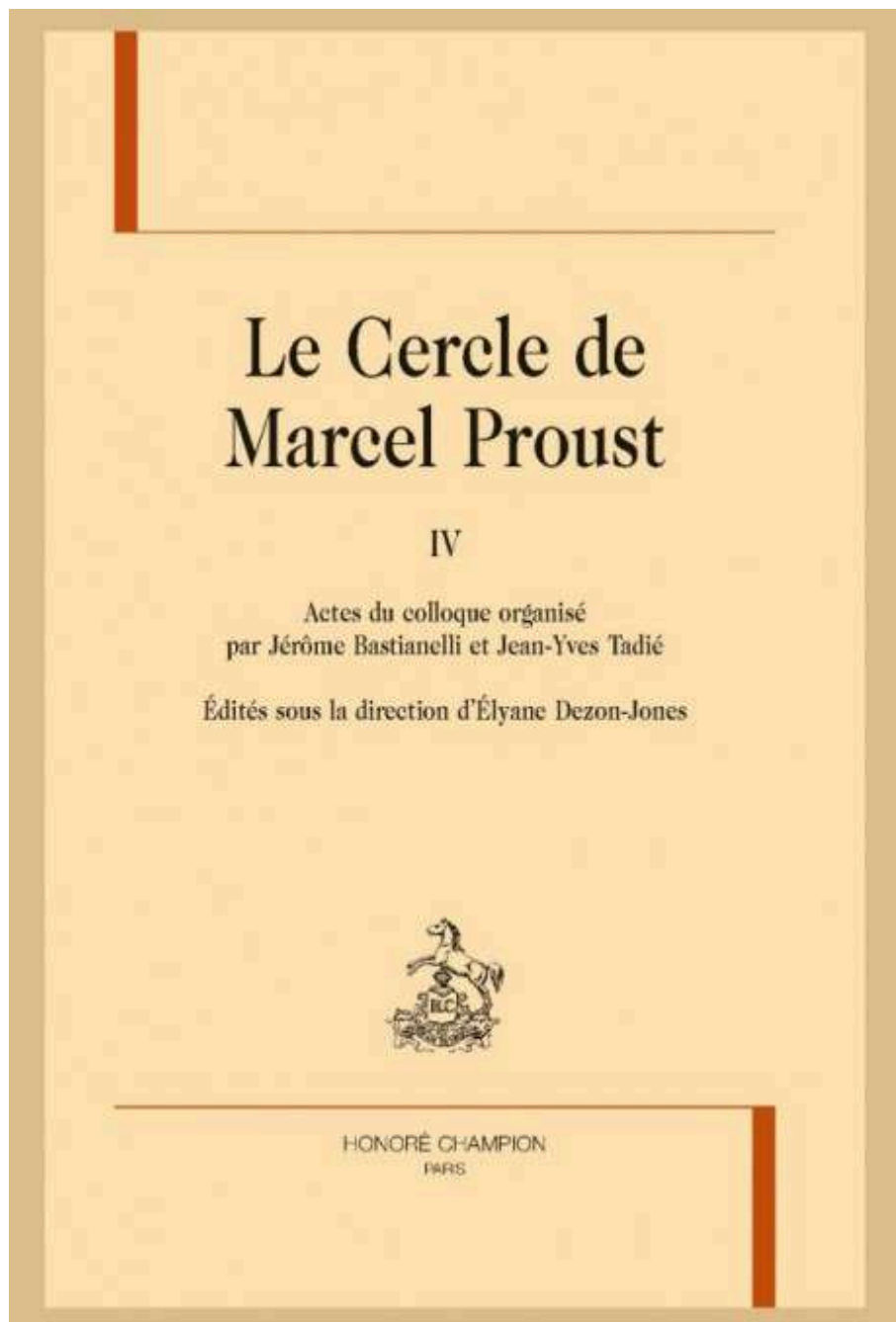


(<https://moderne.video.blog/2021/10/28/luomo-nuovo/>)... La Gandara, si attentif aux robes et accessoires par amour du beau linge, ne renouvelle pas toujours ses formules, mais il ne se répète jamais. Son prestige en souffrirait, son amour-propre aussi. « L'anguille », selon le mot de Colette

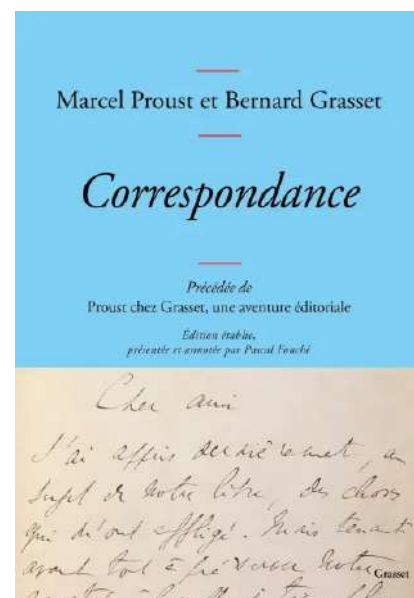
(<https://moderne.video.blog/2023/02/18/connaissance-des-sens/>), qui se fit peindre par lui en 1911, fut-il ce « Whistler de la décadence » que Maurice Guilleminot voyait en lui ? La formule est à manier avec des pincettes, compte tenu des modèles de l'artiste et de la double vassalité qu'elle implique. Certes, personne n'a aussi bien croqué Jean Lorrain (<https://moderne.video.blog/2022/12/31/entre-24-et-31/>) et son œil éthéré, ou Robert de Montesquiou (<https://moderne.video.blog/2018/01/16/vies-principales/>), aux prises avec sa trouble neurasthénie et son dandysme

existentiel. Même Boldini (<https://moderne.video.blog/2022/04/30/en-revenant-de-lexpo/>) paraît plus retenu en comparaison. Quant au whistlérisme de La Gandara, il relève des raccourcis de la presse et de l'hispanisme commun aux deux peintres. Notre amoureux des dos qui s'éloignent et des profils irrésistibles, ceux de Mme Gautreau ou de la bouillonnante princesse de Caraman-Chimay, n'a pas négligé Watteau (<https://moderne.video.blog/2023/11/30/lumiere/>) et les peintres du Directoire. Quoique de père mexicain et de mère anglaise, Antonio fut français jusqu'au bout des moustaches.

**Proust mène aussi à La Gandara à la faveur de portraits bien réels**, comme celui de Louisa de Mornand (1864-1963), dont Louis d'Albufera fut toqué avant de se marier (plus convenablement) avec Anna Masséna, princesse d'Essling. Un mariage impérial ! Le musée de Grenoble, à qui il avait été offert en 1935, a déposé la toile à Cabourg (<https://moderne.video.blog/2020/10/09/la-vie-en-prose/>), villa du Temps retrouvé ! La robe pervenche aux reflets changeants crisse merveilleusement dans la lumière ; un petit chien, sur les genoux de la belle, rappelle à dessein le XVIII<sup>e</sup> siècle français. Exécuté en 1907, la toile a laissé dans la correspondance de Proust, proche du modèle, un écho aux séances de pose : « Quelles heures délicieuses vous devez passer, [La Gandara] est si intéressant, si merveilleusement artiste. » Selon le tome III du *Cercle de Marcel Proust*, Louisa accéda à 13 ans au monde de la galanterie ; en outre, Marcel lui envoyait ses livres avec des dédicaces salées. Vient de paraître le tome IV de cette admirable série (<https://moderne.video.blog/2021/07/03/cercles-et-cercleux/>), enrichie régulièrement des recherches en cours sur la sociabilité proustienne. Une des entrées y est consacrée à Albert Flament, dont la date de naissance est rectifiée (1875 et non plus 1877). Ce n'est pas la seule retouche utile que s'autorise Caroline Szylowicz, très au fait des ventes d'autographes et des archives de la Fondation des Treilles. J'ajouterai que Flament, proche de Montesquiou (<https://moderne.video.blog/2022/01/25/tout-un-monde/>), n'eut guère son pareil pour



parler de La Gandara dont il fut le familier. Le site Antonio de La Gandara reproduit un possible portrait de Flament, absent du catalogue raisonné ! Quant au reste de ce tome IV du *Cercle de Marcel Proust*, il brille par ses lumières sur Helleu, autre pinceau de Salon, Robert Dreyfus (<https://moderne.video.blog/2022/06/18/proust-lautre-cote/>) (le premier des proches à avoir livré ses souvenirs, rappelle Antoine Compagnon (<https://moderne.video.blog/2025/04/02/il-est-des-morts-qui/>)), Louis d'Albufera, qu'on retrouve avec joie, et l'admirable Elisabeth de Clermont-Tonnerre (<https://moderne.video.blog/2022/03/30/voici-que-je-vis/>), dont Mathieu Vernet (<https://moderne.video.blog/2021/05/03/charles-ier/>) a raison d'épingler la tendance à confondre Proust et sa légende. Mais, dira-t-on, c'était pour la bonne cause.

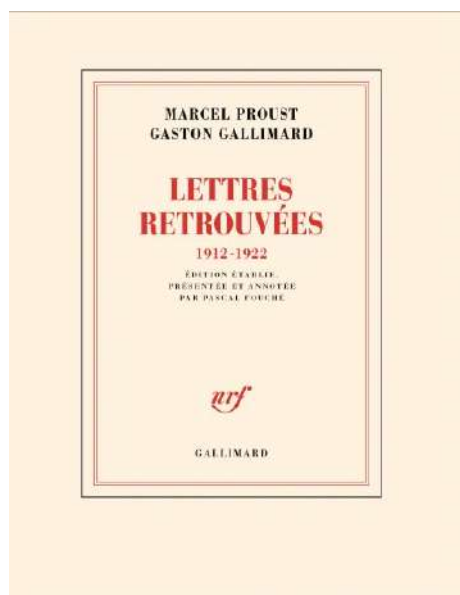


Atta  
ché  
à  
nul  
cerc  
le,  
parf  
ait  
inco  
nnu  
des  
letr  
es,  
peti  
t  
pro

**vincial orphelin de père et de mère à 25 ans, Bernard Grasset (1881-1955)** ne manque pas de culot en revanche. Il fonde sa maison en 1907 avec trois fois rien... Quand il sera devenu l'un des plus grands éditeurs parisiens, il posera pour Blanche (<https://moderne.video.blog/2012/10/11/racisme-anti-blanche/>) à son tour, et en smoking. Cette manière de consécration, en 1924, tendait à effacer les années de guerre, dont il sortit très marqué, et le lâchage de Proust, passé à la concurrence. Ce n'est pas à Grasset qu'avait pensé Marcel, au départ, pour *Swann*. Il savait *Le Temps perdu*, premier titre de *La Recherche* avant sa démultiplication cellulaire, difficile, voire impossible, à publier. En 1909, il qualifiait son « long livre » d'obscène, en pensant aux passages aptes à horrifier Calmann-Lévy, l'éditeur des *Plaisirs et des Jours* (ce chef-d'œuvre de dissimulation au regard des « mœurs »). Peu éditable, le livre



l'est non moins en raison de son état alors : sa dactylographie prendra trois ans ! 1912, *annus horribilis*, est celle du refus que lui opposent Gide et Schlumberger (<https://moderne.video.blog/2021/04/18/turbinons-ferme/>), au nom des Editions de la NRF. Ils ont longtemps maquillé les raisons de ce refus, prétextant que le snobisme de Proust, collaborateur du *Figaro*, et l'énormité de l'ouvrage les avaient décidés, et non sa lecture. Nous savons depuis 1999 que les piliers de la NRF hésitèrent, une semaine entière, au lu d'un manuscrit qui dut autant les fasciner que les glacer. Quoi qu'il en soit, René Blum, le frère de Léon et son égal en raffinement littéraire, rabattit Proust vers le jeune Grasset en février 1913. C'est ainsi que *Le Temps perdu* devint *Du côté de chez Swann* au prix, écrit Pascal Fouché (<https://moderne.video.blog/2023/06/13/reparation/>), d'« une avalanche de corrections » et des rallonges d'argent de l'auteur, puisque les frais d'édition et le surcoût des va-et-vient d'épreuves furent à sa charge. « Achevé d'imprimer », le 8 novembre, tiré à 2217 exemplaires, le livre reçoit bon accueil, Blanche (<https://moderne.video.blog/2014/10/03/le-bel-ete-14/>) signant la recension la plus percutante. La guerre devait rebattre les cartes, et Grasset se retirer du jeu en 1916, sans se rendre compte, écrit Fouché, « que ce renoncement restera comme un moment clé de sa vie d'éditeur ». La si vive correspondance Grasset-Proust, passionnante en soi, ouvre un vaste champ d'analyses au savantissime Paul Fouché, et au lecteur un trésor de données nouvelles quant à l'économie, en tout sens, de ce *Swann* impubliable, mais gros d'une mythologie à venir.



Dès janvier 1914, informé que certains éditeurs cherchent à détacher Proust de Grasset, la NRF, par la voix de Gide, tente une approche mi-cavalière, mi-pénitentielle. « Grave erreur », « honte » et « remords cuisants » succèdent, dans cette lettre célèbre, à l'aveu d'une lecture qui s'avoue gloutonne. Une série d'événements allaient jouer en faveur des repentis. La mort accidentelle d'Agostinelli, en mai, brise Proust et, ainsi qu'il l'écrit à Montesquiou, lui fait renoncer à corriger les épreuves du « second volume ». La NRF en donne tout de même des extraits en juin et juillet 1914. Rien n'est gagné encore, c'est la guerre qui met fin, écrit Fouché, à l'aventure Grasset. *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* passe sous le pavillon des Editions de la NRF, confiées à Gaston Gallimard (<https://moderne.video.blog/2023/01/16/revue-revivre/>), au cours de l'hiver 1916. Trois ans seront nécessaires au lissage du texte et aux tractations entre un éditeur, entièrement acquis à l'écrivain, et un auteur très difficile à satisfaire en matière

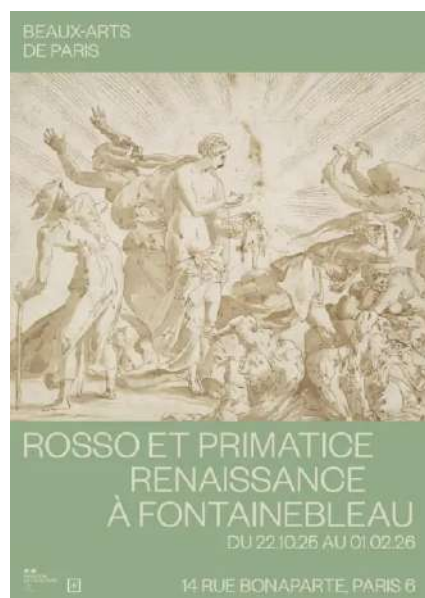
contractuelle et éditoriale. Car les négociations roulent sur les *Jeunes filles*, une nouvelle édition de *Swann* et le volume des *Pastiches et mélanges*. Quand Gaston et Marcel ne parlent pas chiffres et épreuves, la peinture les soude un peu plus, moins La Gandara, que Renoir, Cézanne, Manet et Lautrec. Mais leur correspondance de chats, désormais abondée de lettres inédites ou retranscrites, croise « l'ancien monde » à l'occasion, de Louisa de Mornand à Albert Flament, auquel Proust fait envoyer les *Jeunes filles* pour recension. Le dossier de presse du Prix Goncourt 1919, si bien étudié par Thierry Laget (<https://moderne.video.blog/2019/09/15/lincomparable-ami/>), ne comporte aucun article de lui ! Gardons le meilleur pour la fin, à savoir la dédicace que Proust fit à Gaston, le 29 avril 1921, du *Côté de Guermantes*, II : « A vous mon cher Gaston que j'aime de tout mon cœur (bien que vous pensiez quelquefois le contraire !) et avec qui ce serait gentil de passer de longues et réconfortantes soirées. Mais vous ne prenez jamais l'initiative. Les miennes échouent toujours devant mon téléphone aussi éloignant qu'au temps où vous refusiez *Swann*. Votre bien reconnaissant et bien fidèle et bien tendre ami. Marcel Proust. » Après la grande boucherie, le retour de l'âge d'or. **Stéphane Guégan**

Xavier Mathieu, *Antonio de La Gandara. Le catalogue de son œuvre, 1861-1917*, préface de Jean-David Jumeau-Lafond (<https://moderne.video.blog/2015/07/27/farfelus/>), Association des Amis d'Antonio de La Gandara, 170€ // *Le Cercle de Marcel Proust*, IV, actes du colloque organisé par Jérôme Bastianelli et Jean-Yves Tadié (<https://moderne.video.blog/2020/12/12/est-ce-vous-jehu/>), édités sous la direction d'Elyane Dezon-Jones, Honoré Champion, 2025, 42€ // Marcel Proust et Bernard Grasset,



*Correspondance*, précédée de *Proust chez Grasset, une aventure éditoriale*, Pascal Fouché (éd.), Grasset, 25€ // Marcel Proust / Gaston Gallimard, *Lettres retrouvées 1912-1922*, édition établie, présentée et annotée par Pascal Fouché, Gallimard, 21€ / La livraison d'automne de la NRF (n°662, septembre 2025, 20€) amplifie la moisson proustienne de quelques perles, à commencer par deux lettres de Jacques Rivière (<https://moderne.video.blog/2025/02/02/ou-allons-nous/>) retrouvées dans les papiers de Bernard de Fallois (<https://moderne.video.blog/2020/01/11/fallois-pas-mort/>). Elles ont trait à l'article de Proust sur Flaubert et à celui de Rivière sur Proust, respectivement NRF janvier et février 1920. Alban Cerisier (<https://moderne.video.blog/2020/11/16/survivre/>) éclaire justement ce doublé programmatif après la relance de la revue en juin 1919. De son côté, Pascal Fouché réexamine, à partir de lettres inédites, les difficiles relations que Proust entretint avec Calmann-Lévy, qui aurait pu être l'éditeur de *Jean Santeuil*, le roman de l'Affaire Dreyfus.

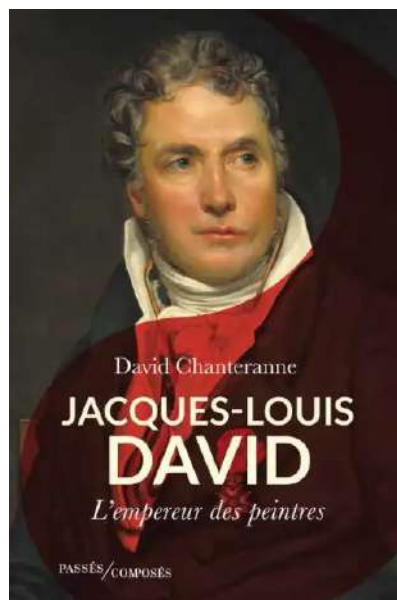
## VUS, LUS, REÇUS



Il y a le génie des lieux, l'eau, la nature, les pierres, l'architecture, et il y a les génies du lieu, le florentin Rosso (<https://moderne.video.blog/2021/04/25/raphael-en-beauce/>) et le mantouan Primatice (<https://moderne.video.blog/2013/01/16/grand-jules-grand-souffle/>), réunis par le mécénat de François Ier (<https://moderne.video.blog/2017/12/11/joyeux-noel-3/>), à la tête d'une équipe d'artistes et d'artisans dont le roi attend qu'ils transportent Rome en France. Les premières traces du chantier remontent à 1527, l'année du sac de la ville de saint Pierre. Le transfert symbolique que rêve François Ier, plus malheureux dans l'art de la guerre, a fasciné Louis Dimier, que Proust lisait dans *L'Action française*. Notre Renaissance continue à éblouir tout visiteur du château de Fontainebleau qui a plutôt bien traversé les siècles, la galerie d'Ulysse mise à art, détruite sous Louis XV (<https://moderne.video.blog/2022/11/27/joyeux-noel-marcel/>). Le mariage du politique, du sacré et de l'érotique y trouva un espace

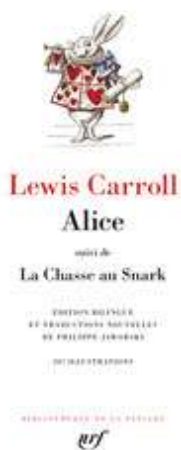
adapté aux plus ambitieux desseins. Riche d'une cinquantaine de dessins et estampes à couper le souffle, tant le gracieux et son contraire font assaut d'invention, l'exposition des Beaux-Arts de Paris ne sépare jamais les décors, que ces feuillent préparent souvent, du bâtiment même. Le public progresse comme s'il s'y trouvait, de programme en programme. Heureux temps où il était encore loisible de parler de « maniérisme » (mot aujourd'hui démonétisé) à propos de ces corps dilatés, de ces visages tourmentés et de ces lumières en zigzag ! Bornons-nous à saluer ce corpus magnifique et ce travail d'une érudition époustouflante. *La Mort de Sémélé* de Léon Davent d'après Primatice, inouïe de sensualité et de pathos, annonce le grand Poussin, aussi bellifontain que Picasso. SG / *Rosso et Primatice. Renaissance à Fontainebleau*, Beaux-Arts de Paris, jusqu'au 1<sup>er</sup> février 2026, catalogue sous la direction des commissaires, Hélène Gasnault et Giulia Longo, avec la participation de Luisa Capodiec et Dominique Cordellier (<https://moderne.video.blog/2016/01/13/quand-le-louvre-regale/>), Beaux-Arts de Paris éditions, 25€.

Qu'il y eût opportunité, et même nécessité, à consacrer au peintre David une nouvelle « synthèse » en cette année du centenaire de sa mort, nul ne le nierait. David Chanteranne, 51 ans, et trente de recherche napoléonienne à son actif, s'est donc lancé avec hardiesse et un certain panache dans son écriture, fréquent chez les experts de Bonaparte (<https://moderne.video.blog/2024/02/24/une-ile/>). Ce



n'est pas sa première tentative en terre davidienne. En 2004, l'auteur contribuait largement au succès de l'exposition consacrée au *Sacre*, le tableau et la chose, aux côtés de Sylvain Laveissière, Anne Dion et Alain Pougetoux. Déjà un anniversaire ! Exposition qui, doublée par la publication d'un remarquable album de [Jean Tulard](https://moderne.video.blog/2021/07/25/13-breves-dete/) (<https://moderne.video.blog/2021/07/25/13-breves-dete/>), rappelait, s'il était besoin, la passion des ex-Jacobins pour *l'Empereur* (<https://moderne.video.blog/2015/05/17/l-u-i/>). (lui-même très admiratif de Robespierre avant 1800). Conscient que tout se touche, Chanteranne s'est gardé de sacrifier l'empereur des peintres au peintre de l'empereur. Son livre couvre donc la longue carrière de David, mêlée de politique, et évite l'anachronisme de l'artiste *prérévolutionnaire* (<https://moderne.video.blog/2024/04/21/david-versus-david/>), cher à Thomas Crow, écrit « Crown » dans la bibliographie (sublime coquille, sans gravité). On pourrait chipoter ça et là : le *Jupiter et Antiope* de Sens, s'il est du tout jeune David – ce qu'on aimerait croire en raison de sa

parenté avec *François Boucher* (<https://moderne.video.blog/2014/05/11/rococorico/>), a peu de chance d'être un tableau de concours. Par ailleurs, le crédit que l'auteur accorde aux « autobiographies » de David (<https://moderne.video.blog/2013/11/27/david-vincent-et-les-autres/>) et aux écrits de sa descendance mériterait d'être modéré de temps en temps. Quoi qu'il en soit, le livre existe, il a été conçu avec sérieux et écrit avec esprit. SG / David Chanteranne, *Jacques-Louis David. L'empereur des peintres*, Passés/composés, 2025, 24€. Voir aussi *Sébastien Allard* (<https://moderne.video.blog/2023/06/25/sois-bref-1/>), *Jacques-Louis David*, carnet d'expo, Gallimard/Musée du Louvre, 11,50€ et ma recension de la présente exposition dans *Commentaire* (<https://www.commentaire.fr/peinture-et-politique-exposer-david/>) (<https://www.commentaire.fr/peinture-et-politique-exposer-david/>)).



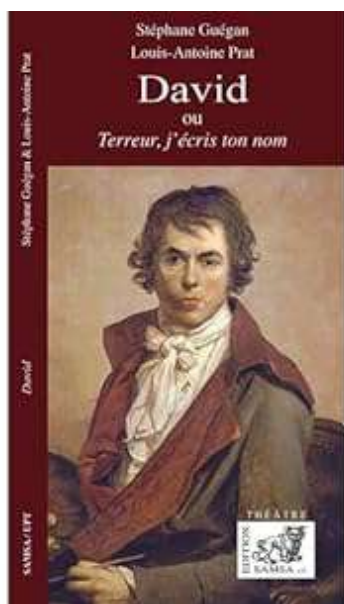
**L'index d'un livre en dit beaucoup, plus parfois que l'auteur ne le souhaiterait lui-même.** Prenez le magistral volume des *Essais littéraires* d'*Aragon* (<https://moderne.video.blog/2011/12/11/aragon-breton-et-drieu-sont-sur-un-bateau/>). (La Pléiade, 2025, 86€) et promenez-vous dans les allées bien sarclées des noms et titres d'ouvrage qu'il recense avec le soin infailible de Rodolphe Perez. Que Hugo et Rimbaud dominent la liste, rien d'anormal, Aragon fut un mélange instable des deux. Il est plus piquant de constater que Barrès l'emporte sur Balzac, Lénine sur Flaubert, Gorki sur Drieu, et que Musset égale à peu près Baudelaire. On est moins étonné de trouver, en situation éminente, Lewis Carroll : Aragon aura contribué à son installation au sein du panthéon littéraire, note *Philippe Jaworski* (<https://moderne.video.blog/2024/10/14/saint-ex-princier/>) en tête de la délicieuse et savante édition qu'il nous propose des *Alice* et de *La Chasse au Snark*, l'ensemble étant assorti des illustrations originelles et d'un bouquet d'autres. *Ah, les surréalistes, que serions-nous sans eux ?*

(<https://moderne.video.blog/2024/09/27/lettre-ouverte/>). A en croire la rumeur, nous devrions à ces éternels enfants le débarquement de Carroll sur nos plages. Il est vrai qu'Aragon, encouragé par *Nancy Cunard* (<https://moderne.video.blog/2014/08/11/lachez-tout/>), s'agite dès 1929 et confirme, deux ans plus tard, l'adoubement de l'Anglais qui a su, le rire en bandoulière, révéler le *nonsense* et l'étrange constitutifs de l'enfance. L'enfant sage que fut Louis se venge des livres édifiants dont il fut gavé (catéchisme où il passera maître devenu communiste). Je n'ai jamais pu croire que Breton et sa bande aient inauguré la fortune française de Carroll, et ce que nous apprend le volume de Jaworski conforte mes doutes. Entre 1869, date de sa première édition française, et 1907, date de la démultiplication des éditions illustrées (notamment celle, sublime, d'Arthur Rackham), on imagine mal que le milieu parisien soit resté sourd aux beautés hilarantes et terrifiantes du Londonien. Du reste, en 1931, *Gringoire*, à la faveur d'une nouvelle traduction, rappelait à ses lecteurs que Proust « goûtait fort » cette



œuvre insolite, née de l'onirisme qu'elle met en scène, à la manière de *La Recherche*. SG / Lewis Carroll, *Alice* suivi de *La Chasse au Snark*, édition bilingue et traductions nouvelles de Philippe Jaworski, 207 illustrations, Gallimard, La Bibliothèque de La Pléiade, 64€.

## On en parle !



Luc-Antoine Lenoir, « Fin de règne », *Le Figaro, Hors-Série David*, 2025, à propos de *David ou Terreur, j'écris ton nom*, de **Stéphane Guégan et Louis-Antoine Prat**, Samsa éditions, Bruxelles, 12€ : « On se régale des tournures habiles, des répliques qui claquent, à destination de Joseph-Marie Vien ou d'Élisabeth Vigée Le Brun, des jugements lapidaires sur les tableaux des autres. [...] Les auteurs de cette pièce inclassable sont des historiens de l'art [...]. On les découvre dramaturges tout aussi convaincants. Leur David a de l'aisance, presque des convictions dans l'arrivisme ; il avance avec une résolution tranquille vers les lieux où se décide la réputation. [...] Vient la Révolution. Les dialogues restituent l'emphase d'un monde qui se croit nouveau : serments, grands mots, promesses d'innocence retrouvée. Robespierre est un ami et, avec lui, David s'engage pleinement pour la Terreur. [...] Reste la question qui fâche : jusqu'où l'art peut-il justifier l'action qu'il magnifie ? Après l'épreuve, Bonaparte entre en scène, puis Napoléon. S'ensuit un étonnant dialogue critique sur *Le Sacre*. L'Empereur sait qu'il devra désormais une

part de sa gloire au peintre et lui confie ses attentes politiques [...]. Après cette acmé, le peintre n'aura plus que des souvenirs. La mélancolie s'installe en aval d'une vie d'aventures. Il ne sait plus s'il fut témoin ou acteur de son siècle. On sort de cette lecture – en attendant l'adaptation sur les planches ? – un peu plus clairvoyant sur les relations de l'art et du pouvoir, et surtout, ému. Au théâtre, c'est toujours une victoire. »

Publicité

Réglages de confidentialité

sggn1824 Actualité, Art, Histoire, Livres, Mode, Musique, Peinture, Photographie, Poésie, Politique, Religion, Sculpture, Théâtre, Voyages Laisser un commentaire 2 novembre 2025 15 Minutes

[Propulsé par WordPress.com.](#)

Sumeria

Ouvrez votre compte maintenant

Réglages de confidentialité